

# Techniques d'écriture et d'enluminure



Évangélaire de Charlemagne dit de Godescal, 781 (Paris, Bibliothèque nationale)

Le support conditionne l'outil et l'outil induit la forme de l'écriture. Pour graver les tablettes de cire, les scribes utilisent des styles en métal ou en os. Au cours du Moyen Âge, les copistes utilisent indifféremment des calames, des roseaux taillés ou des plumes d'oiseau, d'oie surtout mais aussi de grue, de héron, de canard, d'aigle ou de corbeau. La copie des manuscrits nécessite d'avoir d'autres instruments : la règle, la pointe ou la mine de plomb utilisées pour tracer les lignes et les marges,



la mie de pain pour effacer la réglure, le couteau pour tailler plumes et calames. Les encres noires ou de couleur sont élaborées à partir de recettes souvent complexes, faisant intervenir végétaux et minéraux.

Manuscrits de Saint Amand, XIIe siècle (Valenciennes, Bibliothèque municipale)

La grande majorité des documents médiévaux est écrite à l'encre noire, composée notamment d'extraits végétaux (noix de galle par exemple) mêlés à des sels métalliques (sulfate de cuivre ou de fer). Les encres rouges utilisées pour faire ressortir certains mots ou des titres sont principalement réalisées à partir d'un pigment au minium. Ce dernier mot, par lequel on désignait au Moyen Âge le cinabre (sulfate de mercure), est à l'origine du mot "miniature".



Opuscule sur la fortune, XIIIe siècle (Oxford, British Library)



Commentaire de la règle de Saint Benoît, XIIe siècle (Londres, British Library)

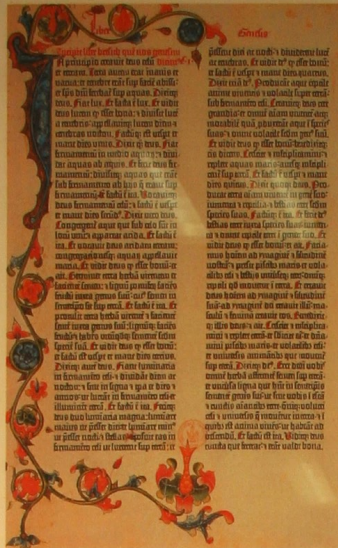
Les encres d'or et d'argent sont réservées aux noms sacrés et aux termes jugés les plus importants. Les enlumineurs, quant à eux, travaillent soit avec une plume de bécasse appelée plume du peintre, soit avec des pinceaux en poil de martre ou d'écureuil. Les couleurs utilisées sont à base de colorants solubles et de pigments insolubles. Les colorants naturels organiques peuvent être d'origine animale, tels le rouge de



Pontifical de Pierre de la Jugie, 1350 (Narbonne, Trésor de la cathédrale Saint-Just)

la cochenille (kermès) ou d'origine végétale, comme le safran, l'indigo et le pastel. Les recettes se transmettent de maître à élève ou bien de copiste à copiste ; parfois, elles sont consignées dans des traités à l'usage des enlumineurs.

# Que reste-t-il de l'enluminure ?



Bible de Gutenberg, 1457 (Mayence)

L'invention de l'imprimerie n'a pas provoqué la disparition immédiate de l'enluminure qui demeure un élément valorisant du livre.

La Bible imprimée en 1457 par Gutenberg à Mayence présente dans ses marges

des décors peints floraux et végétaux aux coloris variés semblables à ceux des manuscrits du Moyen Age et cette ornementation n'est pas un fait unique, puisqu'on la retrouve dans plusieurs autres exemplaires de luxe parus jusque vers 1530.

A partir du XVI<sup>e</sup> siècle, les gravures sur bois supplantent peu à peu l'enluminure.



Gravure sur bois, XVI<sup>e</sup> siècle (collection particulière)



Pontifical de Mgr le Goux de la Berchère, 1710 (Narbonne, Trésor de la cathédrale Saint-Just)

Dans l'Aude, trois pontificaux (livres liturgiques de l'évêque) ayant appartenu aux archevêques de Narbonne témoignent de ce que devient l'enluminure dans les années 1710-1730.

Les éléments végétaux, les grotesques et les animaux qui ornaient les marges disparaissent ; seules les lettres historiées subsistent à l'intérieur de cadres devenus rigides. Quelques bouquets de fleurs dans le goût de l'époque viennent cependant égayer certaines pages.



Pontifical de Mgr le Goux de la Berchère, 1710 (Narbonne, Trésor de la cathédrale Saint-Just)



Recueil de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, concours de 1814-1815 (Archives départementales de l'Aude)



Horae Diurnae, Breviarii romani, 1894 (Archives départementales de l'Aude)

A partir du XIX<sup>e</sup> siècle, l'enluminure survit dans le livre imprimé sous la forme de motifs ornementaux : frontispices, lettrines, vignettes, culs-de-lampe.



Messe de Carcassonne, 1845 (Archives départementales de l'Aude)

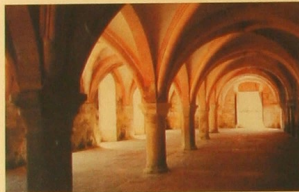
# Les ateliers des copistes



Bible du XIIIe siècle (Auxerre, Bibliothèque municipale)

Après la chute de l'Empire romain et l'effondrement du système éducatif antique, ce sont les institutions ecclésiastiques qui prennent le relais et assurent

la conservation et la diffusion du savoir et de l'écrit. Monastères et cathédrales sont désormais les lieux où s'écrivent les livres : c'est là que l'on copie les oeuvres de certains auteurs antiques, la Bible et les écrits des Pères de l'Eglise indispensables pour une meilleure connaissance de la parole de Dieu, les livres liturgiques nécessaires à la célébration du culte.



Scriptorium de l'abbaye cistercienne de Fontenay, Bourgogne

Ces travaux s'effectuent dans des ateliers de copie : les *scriptoria*, situés tantôt contre l'église, tantôt donnant sur le cloître. Au cours

des XIIe et XIIIe siècles, l'essor pris par les écoles urbaines, le développement du nombre des étudiants et les besoins en livres sans cesse croissants font que les *scriptoria* ne suffisent plus à la production.



Intérieur de couvent, XVIe siècle (Madrid, Musée Lozano Galdano)



La Mer des Histories, Iohanes Columna, XVIe siècle (Paris, Bibliothèque nationale)

On fait appel à des artisans, à des copistes qui sont rémunérés pour leur travail et le plus souvent tiennent boutique dans les villes.



Roman de Troie, Benoît de Sainte-Maure, XIIe siècle (Paris, Bibliothèque nationale)